



# DANS LA FORÊT

roman

Jean Hegland

Gallmeister





Jean Hegland

DANS  
LA FORÊT

Roman

Traduit de l'américain  
par Josette Chicheportiche

Collection  
NATURE WRITING

Titre original : *Into the Forest*

Copyright © 1996 by Jean Hegland  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2017,  
pour la traduction française

web-ISBN 9782404006659  
ISSN 1951-3976

Photo de couverture © Stephen Carroll / Arcangel Images  
Photo de l'auteur © Stephen Carroll  
Conception graphique : Valérie Renaud

*Pour Douglas Fisher et Garth Leonard Fisher  
À la mémoire de Leonard Hegland*



C'EST étrange, d'écrire ces premiers mots, comme si je me penchais par-dessus le silence moisi d'un puits, et que je voyais mon visage apparaître à la surface de l'eau – tout petit et se présentant sous un angle si inhabituel que je suis surprise de constater qu'il s'agit de mon reflet. Après tout ce temps, un stylo a quelque chose de raide et d'encombrant dans ma main. Et je dois avouer que ce cahier, avec ces pages blanches pareilles à une immense étendue vierge, m'apparaît presque plus comme une menace que comme un cadeau – car que pourrais-je y relater dont le souvenir ne sera pas douloureux ?

Tu pourrais écrire sur maintenant, a dit Eva, sur l'époque actuelle. J'étais tellement persuadée ce matin que le cahier me servirait à étudier que j'ai dû faire un effort pour ne pas me moquer de sa suggestion. Mais je me rends compte à présent qu'elle a peut-être raison. Tous les sujets auxquels je pense – de l'économie à la météorologie, de l'anatomie à la géographie et à l'histoire – semblent tourner en rond et me ramener inévitablement à maintenant, à ici et aujourd'hui.

Aujourd'hui, c'est Noël. Je ne peux pas l'éviter. Nous avons barré les jours sur le calendrier bien trop consciencieusement pour confondre les dates, même si nous aurions aimé nous tromper. Aujourd'hui, c'est le jour de Noël, et le jour de Noël est une nouvelle journée à passer, une nouvelle journée à endurer afin qu'un jour, bientôt, cette époque soit derrière nous.

À Noël prochain, tout ceci sera terminé, et ma sœur et moi aurons retrouvé les vies que nous sommes censées vivre.

L'électricité sera rétablie, les téléphones fonctionneront. Des avions survoleront à nouveau notre clairière. En ville, il y aura à manger dans les magasins et de l'essence dans les stations-service. Bien avant Noël prochain, nous nous serons permis tout ce qui nous manque maintenant et dont nous avons terriblement envie – du savon et du shampoing, du papier toilette et du lait, des fruits et de la viande. Mon ordinateur marchera, le lecteur CD d'Eva tournera. Nous écouterons la radio, lirons le journal, consulterons Internet. Les banques et les écoles et les bibliothèques auront rouvert, et Eva et moi aurons quitté cette maison où nous vivons en ce moment comme des orphelines qui ont fait naufrage. Ma sœur dansera avec le corps de ballet de San Francisco, j'aurai fini mon premier semestre à Harvard, et ce jour humide et sombre que le calendrier persiste à appeler Noël sera passé depuis très, très longtemps.

— JOYEUX Noël semi-païen, légèrement littéraire et très commercial, annonçait toujours notre père le matin de Noël quand, bien avant l'aube hivernale, Eva et moi faisons équipe dans le couloir devant la chambre de nos parents.

Tellement excitées que nous ne tenions pas en place nous les supplions de se lever, de descendre, de se dépêcher, tandis qu'ils bâillaient, s'obstinaient à enfiler leurs peignoirs, à se laver la figure et à se brosser les dents, même – quand notre père était particulièrement agaçant – à faire du café.

Après la pagaille et les éclats de rire entourant l'ouverture des cadeaux, venaient le déjeuner que nous trouvions tout naturel, les coups de fil de lointains parents, le *Messie* de Haendel qui sortait triomphalement du lecteur de CD. À un moment dans l'après-midi, nous allions nous promener tous les quatre sur le chemin de terre qui aboutit à notre clairière. L'air frais et vivifiant et la forêt verte nettoyaient nos sens et nos palais, et lorsque nous arrivions au pont et étions prêts à faire demi-tour, notre père déclarait immanquablement :



— Voilà le vrai cadeau de Noël, nom de Dieu – la paix, le silence et l’air pur. Pas de voisins à moins de six kilomètres, et pas de ville à moins de cinquante. Bénis soient Bouddha, Shiva, Jehova et le service des Forêts de Californie, nous vivons tout au bout de la route !

Plus tard, une fois la nuit tombée, quand dans la maison plongée dans l’obscurité ne brillaient plus que les boules du sapin, Mère allumait les bougies de la pyramide de Noël et nous nous tenions pendant un moment en silence devant le carrousel pour regarder les bergers, les Rois Mages et les anges tourner autour de la sainte famille.

— Ouais, disait notre père avant que nous nous dispersions pour grignoter la carcasse de la dinde et couper des tranches du pudding froid, c’est ça l’histoire. Ça pourrait être mieux, ça pourrait être pire. Mais au moins, il y a un bébé au centre.

CE Noël-ci, il n’y a rien de tout cela.

Pas de guirlandes, pas de cartes de vœux. Pas de piles de cadeaux, pas d’appels longue-distance de grand-tantes et de cousins issus de germains, pas de chants de Noël. Pas de dinde, ni de pudding, ni de balade jusqu’au pont avec nos parents, ni de *Messie*. Cette année, Noël n’est rien de plus qu’un carré blanc sur un calendrier presque arrivé à la fin, une tasse de thé en plus, quelques instants d’éclairage à la bougie, et, pour chacune de nous, un unique cadeau.

À quoi bon tout ça ?

Il y a trois ans – alors que j’avais quatorze ans et Eva quinze –, j’avais posé la même question par un soir de pluie, une semaine avant Noël. Père ronchonait à cause du nombre de cartes qu’il lui restait à écrire, et Mère s’était retirée dans son atelier avec sa machine à coudre ronflante, et elle en émergeait régulièrement pour sortir une nouvelle fournée de cookies et me rappeler de laver les saladiers.

— Nell, j’ai besoin que ces récipients soient propres pour lancer le pudding avant d’aller me coucher, dit-elle en refermant la porte du four sur la dernière plaque de cookies.

— OK, marmonnai-je, et je tournai la page du livre dans lequel j'étais plongée.

— Ce soir, Nell, insista-t-elle.

Je levai les yeux de mon livre avec agacement et demandai :

— Pourquoi on fait ça ?

— Parce qu'ils sont sales, répondit ma mère en s'arrêtant au passage pour me donner un biscuit au gingembre tout chaud avant de retourner, altière, aux mystères de sa couture.

— Je ne parlais pas des plats, dis-je d'une voix bougonne.

— De quoi alors, Pumpkin ? demanda mon père tandis qu'il léchait une enveloppe et barrait énergiquement un nouveau nom de sa liste.

— Noël. Toute cette agitation et ce bazar. On n'est même pas vraiment chrétiens.

— Un peu qu'on ne l'est pas, rétorqua mon père. (Il posa son stylo et se leva d'un bond de la table près de la fenêtre, déjà entraîné par l'énergie de son propre discours.) Nous ne sommes pas chrétiens, nous sommes capitalistes. Tout le monde dans ce pays de branleurs est capitaliste, que les gens le veuillent ou non. Tout le monde dans ce pays fait partie des consommateurs les plus voraces qui soient, avec un taux d'utilisation des ressources vingt fois supérieur à celui de n'importe qui d'autre sur cette pauvre terre. Et Noël est notre occasion en or d'augmenter la cadence.

Quand il remarqua que je reprenais mon livre, il ajouta :

— Pourquoi fête-t-on Noël ? Ça me dépasse. Tu sais quoi, arrêtons. Jetons l'éponge. J'irai rapporter les cadeaux en ville demain. Nous donnerons les cookies aux poules et écrirons à tous nos amis et parents en leur expliquant que nous renonçons à Noël pour le carême. En même temps, c'est une honte de gâcher mes vacances, continua-t-il d'un air faussement triste.

Il fit claquer ses doigts et se baissa vivement comme si une idée venait juste de le frapper à l'arrière de la tête.

— Je sais ! Nous remplacerons les poutres sous la buanderie. Laisse tomber la vaisselle, Nell, et trouve-moi le cric.

Je le fusillai du regard, le détestant l'espace d'une demi-seconde pour la facilité avec laquelle il avait contré mes piques et ma mauvaise humeur. Vexée, je fonçai dans la cuisine, ramassai une poignée de cookies et montai m'enfermer dans ma chambre avec mon livre.

Plus tard, je l'entendis laver les plats que j'avais méprisés tout en chantant à tue-tête :

*We three kings of oil and tar,  
tried to smoke a rubber cigar.  
It was loaded, and it exploded,  
Higher than yonder star.\**

L'année suivante, même moi, je n'aurais pas osé contester Noël. Mère était malade, et nous nous raccrochions à tout ce qui était lumineux et sucré et chaud, comme si nous pensions qu'en ignorant les ombres elles s'évanouiraient dans la brillance de l'espoir. Mais au printemps suivant, le cancer l'avait quand même emportée, et à Noël dernier, ma sœur et moi avions fait de notre mieux pour cuire et emballer et chanter dans le fol espoir de convaincre notre père – et nous-mêmes – que nous pouvions être heureux sans elle.

Je pensais que nous étions déprimées à Noël dernier. Je pensais que nous étions déprimées parce que notre mère était morte et que notre père était devenu distant et silencieux. Mais il y avait des lumières sur le sapin et une dinde dans le four. Eva était Clara dans le *Casse-Noisette* que donnait la compagnie de ballet de Redwood, et je venais de recevoir les résultats de mes Scholastic Aptitude Tests, qui étaient suffisamment bons – si je réussissais les College Board Achievement Tests – pour justifier la lettre que je rédigeais à l'intention du comité d'admission de Harvard.

---

\* Parodie d'un chant de Noël : "Nous les mages, les rois du pétrole et du goudron, avons voulu fumer un cigare en caoutchouc, il était chargé et il a explosé, plus haut que l'étoile là-haut." (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Mais cette année, tout cela a disparu ou est à l'arrêt. Cette année, Eva et moi marquons le coup uniquement parce qu'il est moins douloureux d'admettre que c'est Noël aujourd'hui que de faire comme si ça ne l'était pas.

Ce n'est pas évident de trouver un cadeau pour quelqu'un quand il n'y a plus de magasin où l'acheter, quand on peut difficilement s'isoler pour le fabriquer, quand tout ce qu'on possède, chaque haricot et grain de riz, chaque cuillère et stylo et agrafe appartient également à la personne à qui on veut faire un cadeau.

J'ai offert à Eva une paire de ses propres chaussons à pointes. Il y a deux semaines, j'ai pris discrètement ceux qui étaient les moins abîmés dans le placard de son studio de danse et je les ai réparés du mieux possible en cachette pendant qu'elle s'entraînait. Avec les dernières gouttes du détachant de notre mère, j'ai nettoyé le satin en lambeaux. J'ai recousu les semelles en cuir avec du monofilament que j'ai déniché dans le matériel de pêche de notre père. J'ai trempé les coques qui étaient tout écrasées dans un mélange d'eau et de colle à bois et j'ai essayé au maximum de leur redonner forme, puis je les ai cachées derrière le poêle pour qu'elles sèchent, je les ai ensuite retrempées, refaçonnées et séchées à nouveau plusieurs fois de suite. Pour finir, j'ai repris le satin usé à l'extrémité des pointes de sorte qu'Eva puisse tirer quelques heures supplémentaires de ces chaussons en dansant d'abord sur l'enchevêtrement des points que j'avais cousus.

Elle est restée sans voix quand elle a ouvert la boîte et qu'elle les a vus.

— Je ne sais pas s'ils vont aller, ai-je dit. Ils sont probablement trop souples. Je ne savais pas très bien ce que je faisais.

Mais tandis que j'étais encore en train d'ergoter, elle s'est jetée à mon cou. Nous nous sommes étreintes pendant une longue seconde puis avons bondi toutes les deux en arrière. Ces jours-ci, nos corps portent nos chagrins comme s'ils étaient des bols remplis d'eau à ras bord. Nous devons être vigilantes tout le temps ; au moindre sursaut ou mouvement inattendu, l'eau se renverse et se renverse et se renverse.

Le cadeau qu'Eva m'a donné, c'est ce cahier.

— Ce n'est pas un ordinateur, a-t-elle dit alors que je le dégageais du papier cadeau tout froissé, récupéré d'un anniversaire lointain et pas encore sacrifié pour allumer le feu. Mais il n'a jamais été utilisé, aucune page.

— Un cahier vierge ! me suis-je émerveillée. Mais où l'as-tu donc trouvé ?

— Derrière ma commode. Il a dû tomber là il y a des années. J'ai pensé que tu pourrais t'en servir pour écrire sur maintenant. Pour nos petits-enfants, ou que sais-je.

Pour l'instant, des petits-enfants semblent moins probable que des extra-terrestres venus de Mars, et quand j'ai soulevé la couverture en carton taché et que j'ai feuilleté les pages qui sentaient légèrement le renfermé, toutes blanches à l'exception de l'échafaudage des lignes, je dois admettre que je pensais davantage à réviser pour les Achievement Tests qu'à tenir la chronique de cette époque. Et pourtant, c'est agréable d'écrire. Le bruit sec et rapide des touches de mon clavier d'ordinateur me manque, ainsi que la luminosité de l'écran, mais ce soir, ce stylo est comme le vin de la Plaza dans ma main, et déjà les lignes qui guident ces mots sur la page évoquent plus la chaîne du métier à tisser de notre mère et moins les barres de l'échafaudage que j'avais imaginées qu'elles étaient au départ. Déjà, je vois combien il y a de choses à raconter.

CE que voulais vraiment offrir à Eva, c'était de l'essence. Juste un peu – assez pour que le groupe électrogène fonctionne et qu'elle puisse mettre ne serait-ce qu'un seul CD, qu'elle puisse laisser la musique la pénétrer à nouveau jusque dans ses os ; juste un gallon ou deux pour qu'elle n'ait plus à danser qu'aux seuls battements impitoyables du métronome.

Mais il n'y a plus d'essence. À notre retour de la ville, la dernière fois que nous y sommes allés, l'implacable aiguille de la jauge d'essence était bien en dessous de zéro.

— On a parcouru les cinq derniers kilomètres grâce aux vapeurs d'essence, les filles, avait annoncé notre père. M'est avis qu'on ne va pas bouger pendant un moment. Mais ne vous inquiétez pas, on a plus de provisions qu'il n'en faut, et quand tout repartira, je prendrai le jerrycan et j'irai à la ville en stop.

Notre père est enterré à présent dans la forêt, le jerrycan vide rouille quelque part dans le désordre de son atelier et Eva devra danser aux sons faiblissant de sa mémoire pendant encore quelque temps.

LA voici qui arrive de son studio, son justaucorps en lambeaux, noir de sueur, ses côtes se soulevant encore tandis qu'elle se penche pour ouvrir la porte du poêle à bois. La lumière de ce feu enfermé s'échappe, dessine de nouvelles ombres dans la pièce qui s'assombrit, et je m'arrête d'écrire pour regarder ma sœur attiser le feu.

Je ne suis pas bonne pour faire du feu. Eva dit que mes feux s'étouffent et couvent et s'effondrent parce que je réfléchis tout le temps – mais jamais à ce que font mes mains. Elle dit que je suis trop impatiente. Pourtant, elle peut lancer une flambée deux fois plus vite que moi. Elle se comporte avec le feu comme s'il s'agissait d'un objet animé, choyant la flamme du charbon poussiéreux, l'attirant depuis les brindilles humides, et elle sait instinctivement quand couvrir les braises pour qu'elles durent jusqu'au matin. Maintenant que notre père est mort, c'est Eva qui s'occupe du feu.

Elle ajoute une bûche au charbon, puis s'assoit par terre devant le poêle pour délayer ses chaussons.

— Comment ça s'est passé ? dis-je.

— J'ai eu mal, répond-elle gaiment, tandis qu'elle examine à la lueur du feu ses pieds en sang.

Je sais maintenant qu'après notre horrible automne elle recommence enfin à danser, comme je recommence enfin à étudier.

— Ils sont comment ? dis-je en indiquant les chaussons recyclés.

Elle me regarde, sourit.

— Bien, dit-elle. J'aurais volontiers continué, mais il faisait si sombre dans le studio que je ne voyais plus rien. Et le cahier ?

— Bien aussi.

Elle lève les bras au-dessus de sa tête en troisième position et se redresse sans toucher le sol, aussi naturellement qu'une vague qui déferle.

— C'est l'heure d'allumer le carrousel ? demande-t-elle.

— Il fait nuit. Mais tu crois vraiment qu'on devrait l'allumer ? Je n'arrête pas de me dire qu'on aurait peut-être intérêt à garder les bougies pour une urgence.

Elle hausse légèrement les épaules.

— C'est Noël, non ?

Le carrousel, en pin sculpté et laqué, est une crèche ronde à trois étages, joyau de mes plus anciens et plus tenaces souvenirs de Noël. Il a été fabriqué en Chine, et tous les ans notre père se réjouissait de voir les bergers dans le costume sombre des paysans chinois, les anges aux cheveux noirs avec la même coupe au carré que les Chinoises et tout le monde, le petit Jésus compris, avec d'élégants yeux bridés.

“J'espère que de notre côté, on leur envoie des Bouddhas blonds”, disait-il avec un plaisir ironique. Rien ne risque plus de briser le chauvinisme religieux qu'une économie de marché mondialisée.

Eva désigne la table où attend le carrousel.

— Prête ? demande-t-elle.

Je hoche la tête en m'efforçant de ne pas compter les minutes d'éclairage dont nous disposons avec ce qui reste de ces bougies, en m'efforçant de ne pas penser au moment où nous en aurons peut-être un besoin plus vital que ce soir.

Eva enfonce une brindille de petit bois dans le charbon, et quand elle s'enflamme, elle la sort du feu et la porte au carrousel. Avec l'extrémité de sa brindille, elle touche une par une les bouts de chandelle qui font le tour de l'étage du bas. Une par une, les mèches s'embrasent jusqu'à ce que six flammes ondulent dans l'air immobile.

J'en ai le souffle coupé. C'est la première fois que nous voyons autant de lumière le soir depuis que la lampe à pétrole a rendu l'âme en crachotant au printemps dernier. Cela change nos voix, donne à nos mots plus de rondeur et de douceur et de plénitude, avec une pointe de crainte révérencielle. Pures et sans fumée, les flammes oscillent et bondissent comme des danseurs autour de leurs mèches noires et raides, et tout dans la pièce paraît chaud et tendre. Mes yeux s'emplissent de larmes, et je continue de fixer ces langues brillantes, ces pétales de feu.

La cire fond, luit, et à mesure que la chaleur des flammes des bougies monte, les lames en bois au-dessus des anges captent le courant d'air chaud, et le carrousel entier se met en mouvement. Silencieusement, posément, les anges et les bergers et les moutons, les Rois Mages et leurs chameaux, chacun tourne autour d'une Marie, d'un Joseph et d'un enfant Jésus immobiles.

Nous regardons, muettes, tandis que tous nos Noëls resurgissent et nous sommes submergées par un sentiment si fort que l'accepter est horrible, le refuser impossible.

— Tu te souviens quand tu as demandé si Jésus était un garçon ou une fille ? dis-je à Eva.

C'est une vieille blague de famille, qu'on ressortait à tous les Noëls comme les décorations pour le sapin.

Elle sourit et joue le jeu.

— Maman avait dit que Jésus était un garçon, mais que c'était juste un accident. Elle avait dit, "Il aurait très bien pu être une fille."

— Et alors Papa lui a demandé si dans ce cas la Vierge Marie aurait pu être un garçon.

Nous hochons chacune la tête, nous sourions. Nous essayons chacune de nous attaquer à la difficile tâche de se remémorer le plaisir du passé sans lui accorder d'importance dans le présent.

L'une des bougies vacille. La flamme crachote, se dresse à la recherche d'oxygène puis s'affaisse sur elle-même. Le carrousel ralentit. Nous regardons en silence, fascinées par les ombres qui tournoient au plafond, par le frémissement des cinq dernières flammes, par la lente combustion et rotation des souvenirs.



— Je pense qu'elle se trompait, dit Eva quand la seconde flamme s'affaiblit et finit par s'éteindre.

— Quoi ?

— Jésus n'aurait pas pu être une fille.

— Pourquoi pas ?

— Les choses d'avant se seraient passées autrement.

— Comment ? je demande, impatiente de débattre d'une idée avec ma sœur.

Elle hausse les épaules, légèrement indifférente, légèrement agacée, toute son éloquence contenue dans ce geste et le mouvement de son corps.

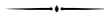
Je renonce à analyser.

— Jesetta ? Jesusphina ? dis-je avec esprit.

Mais ma boutade ressemble tellement à une des plaisanteries de notre père qu'elle tombe à plat.

Une autre bougie meurt et le carrousel s'arrête. Dans la lumière déclinante des trois dernières flammes, les bergers s'agenouillent tranquillement parmi les moutons. Les rois mages tiennent avec raideur leurs présents dans leurs bras en bois, plus éloignés que jamais de leur but. Marie et Joseph sont debout, au garde-à-vous, de part et d'autre de l'enfant en bois. Les bougies faiblissent en jetant un dernier éclat. L'ultime mèche tombe. La flamme s'évanouit. Noël est terminé.

L'obscurité reprend possession de nous.



UNE nouvelle journée de pluie. Hormis une sortie rapide ce matin pour aller chercher du bois et ouvrir le poulailler afin que Bathsheba, Lilith et Pinkie grattent le sol détrempé de la cour, nous n'avons pas mis le nez dehors. Dire que Noël, c'était hier. Sans ce cahier et le fait qu'Eva a disparu dans son studio dès l'aube, personne ne l'aurait su.

— Tu vas user de nouveau ces chaussons en un jour, lui ai-je dit quand elle est revenue à midi.

— Je sais.

Elle a écarté de sa poitrine son T-shirt trempé de sueur, a bu un autre grand verre de l'eau qui s'accumule, goutte à goutte, dans l'évier de la cuisine. Puis elle est retournée prestement dans son studio sans un mot.

Même maintenant, Eva peut user les choses jusqu'au bout. Moi, je veux tout garder, tout consommer à petites doses indéfiniment. Je peux faire durer douze raisins secs ou un vieux sucre d'orge d'un centimètre et demi une soirée entière, prolonger le plaisir comme si c'était une personne âgée qu'on promène dans sa chaise roulante sous le soleil hivernal. Mais Eva continue d'engloutir.

— Autant en profiter tant qu'on en a, dit-elle, et elle danse jusqu'à ce que ses chaussons soient en lambeaux, avale sa part de raisins en une bouchée, allume des bougies et les laisse se consumer, et ne s'inquiète jamais de ce qui est perdu.

— Pourquoi pas ? demande-t-elle avec un mouvement brusque de la tête, un petit coup adroit du poignet. Rien ne dure éternellement. Et puis, ce n'est pas comme si on ne verra plus jamais de raisins secs.

La semaine dernière, j'ai lu dans l'encyclopédie un article sur une tribu d'indigènes de Basse-Californie pour qui la viande était un mets si rare qu'ils attachaient une ficelle à un morceau de chair animale afin de pouvoir la mâcher, l'avalier puis la ressortir, et avoir le plaisir de la mâcher et de l'avalier à nouveau. J'étais gênée quand je l'ai lu, parce que je pensais à moi qui suis incapable de me séparer de quoi que ce soit, incapable d'affronter même la plus petite perte.

Eva n'est pas comme ça.

— Nous avons assez de vivres, se moque-t-elle quand elle me voit hésiter longuement devant une poignée de cacahuètes rances ou les dernières gouttes de la sauce soja. Nous ne mourons pas de faim.

Elle a raison. Les étagères du garde-manger regorgent encore des provisions que nous avons achetées lors de notre dernière expédition en ville et des bocaux d'un litre de tomates, de betteraves, de haricots verts, de compotes de pomme, d'abricots, de

pêches, de prunes et de poires que notre père a mis en conserve avec notre aide l'été dernier. Il nous reste encore du riz, de la farine de blé, de la farine de maïs, des haricots pinto et des lentilles. Il nous reste des macaronis, du thon et des soupes en boîte. Nous avons un peu de sucre, un peu de sel, une pincée de levure. Nous avons du lait en poudre et du fromage râpé. Nous avons encore un demi-pot de matière grasse végétale, une variété disparate d'épices et toutes sortes de produits comestibles en vrac – les boîtes de conserve sans étiquettes achetées chez Fastco, une boîte de Jell-O à l'orange qui doit bien avoir six ans, un pot d'olives farcies.

Nous avons plus qu'il n'en faut pour tenir. Mais malgré tout, je dois lutter contre mon envie de m'accrocher à tout ce que nous possédons encore, comme si gâcher une autre goutte ou un autre petit morceau risquait de nous envoyer à la dérive pour de bon. Quand je pense à la façon dont nous vivions, à la désinvolture avec laquelle nous usions les choses, je suis à la fois atterrée et pleine de nostalgie. Je me souviens d'avoir vidé des corbeilles à papier qui auraient tout d'un trésor aujourd'hui – des corbeilles remplies des cylindres en carton des rouleaux de papier toilette, de vieux kleenex, de crayons cassés, de trombones tordus, de feuilles de cahier froissées et de sacs en plastique vides.

Je me souviens de m'être débarrassée d'habits déchirés, tachés ou qui n'étaient plus à la mode. Je me souviens d'avoir jeté de la nourriture – d'avoir raclé des monceaux de nourriture de nos assiettes dans le bac à compost – simplement parce qu'elle était demeurée intacte sur l'une de nos assiettes pendant toute la durée d'un repas. Comme je regrette ces corbeilles à papier pleines à ras bord, ces reliefs de plat. Je rêve d'enfourner des sachets entiers de raisins secs, de brûler douze bougies à la fois. Je rêve de me laisser aller, d'oublier, de ne me préoccuper de rien. Je veux vivre avec abandon, avec la grâce insouciante du consommateur au lieu de m'accrocher comme une vieille paysanne qui se tracasse pour des miettes.

Dans l'encyclopédie l'autre jour j'ai lu : *AMNÉSIE, perte de la mémoire provoquée par une lésion cérébrale, un choc, la fatigue ou*

*une maladie. Lorsque l'amnésie s'installe pendant une durée prolongée, l'amnésique commence parfois une nouvelle vie sans rapport aucun avec son état précédent. On parle alors de "fugue dissociative".*

J'ai relevé la tête de la page, j'ai regardé par la fenêtre les poules qui grattaient la cour vide et j'ai pensé, Voilà, c'est *notre* fugue dissociative – le temps perdu entre les deux moitiés de nos vraies vies.

L'hiver dernier, quand il y a eu les premières coupures d'électricité, elles étaient si exceptionnelles et si brèves que nous n'y avons pas vraiment prêté attention. "Ils doivent sans doute réparer les lignes", disions-nous, ou, "Un arbre est sûrement tombé à cause de la pluie. Ils vont bientôt remettre le courant." Et effectivement, les lumières ne tardaient pas à clignoter, le lave-linge à reprendre son ronron et ses trépидations dans la buanderie, l'aspirateur à repartir en vrombissant, et une seconde plus tard, nous considérions à nouveau l'électricité comme tout à fait normale.

Maintenant que j'y repense, je suis sûre que nous étions tous les trois en état de choc. Hébétés, toujours sous le coup de la mort de Mère, moins de neuf mois auparavant, nous n'avons peut-être pas pris conscience, quand il en était encore temps, qu'après des décennies d'avertissements et de prédictions les choses commençaient vraiment à manquer. Et puis, comme nous vivions loin de tout, nous étions habitués aux épisodiques coupures d'électricité et à attendre que le courant soit rétabli dans les zones plus peuplées avant de l'être chez nous. Peut-être que nous aurions dû nous douter plus tôt que ce qui se passait était différent. Mais même en ville, je pense que les changements se sont produits si lentement – ou s'inscrivaient tellement dans la trame familière des problèmes et des désagrèments – que les gens ne les ont vraiment identifiés que plus tard, au printemps.

Pendant longtemps, le courant cessait quelques minutes par jour seulement, juste assez pour ce que soit agaçant, embêtant. Le micro-ondes s'arrêtait d'un seul coup, le linge retombait mouillé au fond du séchoir, le dîner refroidissait à moitié cuit

dans le four. Si l'un de nous prenait une douche, l'eau coulait en un maigre filet alimenté par la gravité sans la pompe électrique pour lui donner de la pression. Si je travaillais sur l'ordinateur, l'écran s'éteignait et la tour poussait un râle avant de planter. Si Eva s'entraînait à la maison, le CD sur lequel elle dansait s'interrompait, et elle sortait en trébuchant de son studio comme si elle venait d'être réveillée par une gifle.

S'il faisait nuit et que notre père était rentré du travail, l'absence soudaine de lumière le tirait parfois du chagrin dans lequel il s'était perdu et il nous divertissait en inventant des jurons absurdes tout en tapant du pied et en s'agitant dans l'obscurité. "Que Dieu bute un beignet", ou "Les cons font pousser des roses", hurlait-il tandis qu'il se cognait aux coins des tables et renversait des objets du plan de travail en cherchant la lampe torche, les bougies, les allumettes. Au bout de dix ou quinze minutes, quand l'électricité revenait, Eva et moi étions presque déçues car nous savions que son énergie maniaque se dissiperait bien trop vite et qu'il retomberait dans le désespoir.

## DERNIÈRES PARUTIONS

Henry Bromell, *Little America*  
Matthew McBride, *Soleil rouge*  
Jean Hegland, *Dans la forêt*  
Steve Weddle, *Le Bon Fils*  
Thomas McGuane, *Le Long Silence*  
David Vann, *Aquarium*  
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*  
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*  
Katherine Dunn, *Amour monstre*  
Larry McMurtry, *La Marche du mort*  
Christa Faust, *Money Shot*  
Craig Johnson, *À vol d'oiseau*  
Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*  
James Crumley, *Fausse piste*  
Jake Hinkson, *L'Homme posthume*  
Ellen Urbani, *Landfall*  
Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*  
Ron Carlson, *Retour à Oakpine*  
Pete Fromm, *Indian Creek*  
John Haines, *Vingt-cinq ans de solitude*  
Jon Bassoff, *Corrosion*  
Bob Shacochis, *La Femme qui avait perdu son âme*  
Craig Johnson, *Steamboat*  
John Gierach, *Danse avec les truites*  
Peter Farris, *Dernier appel pour les vivants*  
Larry McMurtry, *Le Saloon des derniers mots doux*  
Aaron Gwyn, *La Quête de Wynne*  
James McBride, *L'Oiseau du Bon Dieu*  
Todd Robinson, *Cassandra*  
Edward Abbey, *Seuls sont les indomptés*  
Matthew McBride, *Frank Sinatra dans un mixeur*  
Wallace Stegner, *Lettres pour le monde sauvage*  
Pete Fromm, *Lucy in the Sky*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR  
ATLANT'COMMUNICATION